

Quand le plafond s'appelait « plancher »

Rien de plus simple sobre et modeste que les habitations de nos ancêtres dans les campagnes ! Fabriquées avec les matériaux fournis par le terroir local, les chaumières d'antan peuvent être très différentes en fonction des régions et de leurs conditions climatiques, mais rares sont celles qui dépareillent des installations voisines. Les constructions, souvent très basses, sont entourées d'une cour, ouverte ou fermée selon les cultures.

Alors que la pauvreté est le lot de tout un chacun, l'on fait au plus simple pour se protéger du froid, du vent et de la pluie : quatre murs épais faits de pierres blanches, jaunes ou grises, de briques rouges ou de grès roses, mais plus généralement en bois, garnis de torchis ou de pisé, ces mélanges de terre et de paille qui font autant office de ciment que d'isolant.

Au-dessus de ces murs, une charpente en bois, plus ou moins inclinée en fonction des précipitations du pays, recouverte d'abord de chaume (de la paille de seigle ou de blé) ou de pierres, puis, à partir du dix-huitième siècle, d'ardoise, et de tuiles, en terre cuite ou en bois, creuses ou plates selon les pays.

La porte d'entrée, formée d'une épaisse planche de bois montée sur des chevilles et fermée par une cheville de bois attachée à une corde, est la plupart du temps très étroite.

L'intérieur, composé d'une seule pièce, est longtemps des plus rustiques : si les plus riches fermiers font construire leurs maisons sur des fondations en pierre, la majorité de la population vit à même la terre battue, sur un sol poussiéreux, quasiment jamais recouvert. Ce n'est en effet qu'à partir du quator-

zième siècle que le parquet fait son apparition au sol des riches demeures, et il faut attendre le dix-neuvième siècle pour que les dalles et le carrelage se démocratisent dans les campagnes. Les murs intérieurs, parfois passés à la chaux, ne restent pas blancs très longtemps : le manque d'aération (voir Des fenêtres en peau de porc) et la fumée provoquée par l'éclairage domestique (voir La bougie, c'est pour les riches) se chargeant de donner à l'ensemble une teinte encore plus sombre.

On les recouvre parfois de tapisseries, de tentures, ou de « dominos » dessinés, l'ancêtre du papier peint, mais ils sont laissés la plupart temps nus, avec seulement quelques décorations, un crucifix et des images pieuses, rejoints à partir du dix-neuvième par le calendrier des postes puis par les photographies de famille, alors que les peintures et les miroirs (ces derniers ne se démocratisant que dans le courant du dix-neuvième siècle) restent longtemps réservés à une élite.

Lorsqu'on lève les yeux vers le plafond, l'on voit le plancher en bois du grenier, qui ne sera recouvert de plâtre et de stuc qu'à partir du dix-huitième siècle. On appellera d'ailleurs pendant longtemps ce « plafond à la française », avec des poutres apparentes, le « plancher ».

Retirer la table avant de se coucher

Même petite et constituée d'une seule pièce, la maison de nos ancêtres semble bien vide tant les meubles sont rares. L'élément principal de la vie du foyer est la cheminée, d'abord placée au centre de la pièce, à même le sol, avant d'être adossée au mur pour libérer de l'espace. On s'en sert pour s'éclairer, se réchauffer, et faire la cuisine, et elle est ainsi entourée de toute une batterie d'instruments, le tisonnier, la pelle et le soufflet, et surmontée de la crémaillère, à laquelle on suspend

marmites et chaudrons ainsi que des pièces de vaisselles en bois, terre, étain et faïence.

Le mobilier est des plus rudimentaires. La pièce est entourée de quelques coffres en bois, des caisses plus ou moins décorées de ferrures, parfois munis de poignées et de serrures et recouverts de peau, où l'on entrepose vêtements et linge de maison, mais également du bois pour le feu, de la vaisselle, de la nourriture (les coffres où l'on conserve la viande en salaison s'appellent des « charniers »), les rares richesses de la famille, ou encore les nourrissons, pour les protéger des nuisibles. Ces coffres laissent peu à peu la place à de grandes armoires à partir du dix-huitième siècle, généralement offertes par la famille de la mariée pour recevoir le trousseau du foyer, tandis que la commode fait son apparition dans les chaumières dans le courant du dix-neuvième siècle.

La table, quant à elle, n'a pas toujours été l'élément amovible que nous connaissons aujourd'hui. Exiguïté des lieux oblige, elle consiste dans la maison de nos ancêtres en une simple planche de bois rectangulaire, plus ou moins longue en fonction de la taille de la famille, que l'on dresse sur des tréteaux au moment de prendre le repas, ce qui donnera l'expression « dresser la table », et que l'on range avant l'heure du coucher.



Certaines disposent déjà de tiroirs coulissants, les liettes, où l'on range les couverts, le pain et le fromage, d'autres sont creusées à certains endroits pour faire office d'assiette. La Renaissance favorise la diffusion de la « table occidentale », un meuble fixe, mais celle-ci n'entre dans les foyers français qu'assez tardivement, à partir du dix-neuvième siècle. Pour manger, on s'installe sur des bûches, des bancs de bois, des tabourets ou des coffres, avant que les chaises, qui entrent dans les riches maisons à partir du dix-septième, ne deviennent les compagnes incontournables de la table à partir du dix-neuvième siècle.

La fourchette, un apport de la Renaissance

Dans l'Antiquité, la vaisselle existait à Rome et en Grèce, mais elle était fort chère. Les Gaulois les plus riches pouvaient s'en procurer, et disposaient de poteries, de pièces en bronze et en cuivre, tandis que les Gaulois pauvres mangeaient sur des peaux de bête, à même le sol. Plus tard, ils conçurent des tables creuses à utiliser en guise d'assiettes communes. Le couteau faisait partie des pièces strictement personnelles que chacun conservait sur soi.

Le Gaulois, respectueux du culte de l'hospitalité, n'hésitait pas à inviter quelque étranger à manger. S'il acceptait l'invitation, il devait boire la bière à base d'orge ou de blé avec son hôte. Et le Gaulois employait pour boire une sorte de gobelet ou un pot. Au Moyen-Âge, la chute de l'Empire romain emporte avec elle la pratique des repas en position allongée. La vaisselle en céramique est remplacée progressivement par la vaisselle en verre.

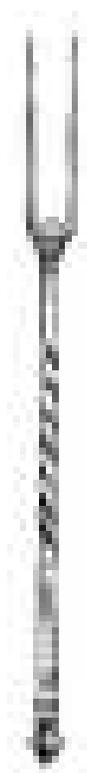
On note l'usage d'un minimum d'ustensiles dans la classe populaire qui ne dispose que d'écuelles et de cuillères en bois

pour manger, et fabrique des tranchoirs à l'aide d'une tranche de pain rassis qui leur sert d'assiette. La table des nobles, faite à l'aide de planches posées sur des tréteaux, est couverte d'une grande nappe qui sert surtout de serviette aux convives. Un dressoir permet le classement de la vaisselle. On trouve sur la table ses signes de richesse explicites : la vaisselle, le sel et les épices. Pendant les festins organisés par les nobles, les viandes flambées au feu de bois sont découpées devant les convives, à même la table. Le plateau n'existe pas encore. Ils mangent avec les doigts et jettent les restes aux chiens.

A cette époque, la cuisine devient un centre d'intérêt et connaît un développement notable. Les ustensiles y sont nombreux car les cuisiniers les exigent pour leurs travaux. On voit l'émergence des grands cuisiniers comme Taillevent et Guillaume Tirel dans les années 1310 à 1395.

Sur les tables royales également, la vaisselle se multiplie. François Ier commande des assiettes en étain, en faïence, en argent et en or. Elles sont exposées sur des vaisseliers. Des pièces en porcelaine sont également rapportées de Chine. Puis la Renaissance voit l'apparition des premiers couverts. Sous l'influence de Catherine de Médicis, la fourchette à deux dents, la faïence fine et la verrerie se retrouvent à table, mais les convives continuent à manger avec les doigts. Chez les pauvres il n'y a toujours pas la moindre trace de cette vaisselle moderne.

A l'approche de la Révolution, les choses ont bien changé. Le couvert individuel comprend une assiette, une fourchette trident et un couteau, posés à droite de l'assiette. La serviette ainsi que les verres se trouvent également sur la table recouverte de nappe – chez les plus riches bien sûr. Il faudra attendre la fabrication en série de couverts dans des métaux peu chers et l'apparition des nouvelles matières telles que le plastique pour que la vaisselle soit vraiment abordable pour l'ensemble de la population française.



Tout le mort dort ensemble

S'il est un meuble indispensable au confort de la maison, que ce soit pour les plus fortunés ou les plus démunis, il s'agit bien du lit. Caisse en bois surmontée d'un matelas en lin fourré de duvet d'oie ou de canard et entouré de baldaquin chez les plus riches, simple banquette sur laquelle repose un matelas en drap fin bourré de laine de mouton pour les classes moyennes, le lit se résume souvent pour les plus pauvres à une vulgaire paillasse jetée sur le sol à côté de l'âtre au moment du coucher.

Litière faite de foin, ou sac de bure bourré de paille de blé et de son, de copeaux de bois ou de cosses de poix et enveloppé dans des draps de chanvre pour rendre l'ensemble moins inconfortable, le lit des classes populaires n'est pas un meuble que l'on garde très longtemps : rapidement infesté de puces et de punaises, on préfère s'en débarrasser plutôt que de le laver, même si dans les classes les plus aisées, certains utilisent des lotions faites d'eau de concombre et de fiel de bœuf au vinaigre pour les désinfecter.

Le lit est un espace obligatoirement partagé. Tant pis pour l'intimité : avec une seule pièce et une seule source de chaleur, nos ancêtres n'ont guère le choix de faire autrement.

Tous les membres de la famille dorment donc ensemble, tout habillés (seuls les nobles dorment nus, un bonnet sur la tête), collés les uns aux autres sous de piles de couvertures et d'édredons pour se réchauffer, et s'ils sont trop nombreux, l'on place plusieurs couches côte à côte.

Même les nourrissons, ce qui est formellement interdit par l'Église, partagent la couche commune, au risque d'être étouffés par leurs parents, une excuse souvent toute trouvée pour couvrir un éventuel infanticide.

Lorsque le froid hivernal glace le sang, on fait passer une pierre chauffée, une bassine d'eau chaude ou un réchaud rempli de braises sous les draps, et on tend des rideaux ou des tentures tout autour de la couche. Dans certaines régions,

comme en Bretagne, on combat le froid en dormant dans des lits-armoires, des meubles clos surélevés, parfois divisés en deux étages, qui donnent un peu plus de chaleur, et d'intimité.

Aussi, le lit de nos ancêtres est souvent étroit, et l'on dort généralement assis, le dos bien appuyé sur plusieurs ballots d'avoine.

D'ailleurs, la position couchée n'est pas vraiment prisée par nos ancêtres puisqu'elle rappelle celle des morts, et la peur de mourir en dormant (l'une des pires morts pour nos ancêtres religieux, puisqu'elle empêche de recevoir l'extrême-onction) pousse certains à décorer leur lit d'étoiles, de soleil et d'images saintes pour repousser les mauvais esprits de la nuit.

Avec la Révolution industrielle, le sommier fait de lattes, de ressorts ou de treillis de toile se généralise, tout comme la structure en bois, et la paillasse laisse la place au matelas en coton.

La maison se divise peu à peu en pièces distinctes, donnant une chambre aux parents et aux enfants, mais frères et sœurs partageront encore pendant longtemps le même lit, et ce jusqu'au milieu du vingtième siècle.



Des fenêtres en peau de porc

Si la technique du verre est utilisée depuis l'époque romaine pour fermer les ouvertures des habitations et laisser passer la lumière, nos ancêtres ne disposaient pas tous de fenêtres telles que nous les connaissons aujourd'hui.

A l'origine plutôt rares dans les habitations médiévales, laissées entièrement ouvertes, ou totalement fermées par des volets en bois, les fenêtres sont petites et étroites, et ne semblent pas indispensables aux habitants des campagnes et des villes, si ce n'est pour pouvoir se défendre face à des envahisseurs en décochant des flèches ou en leur jetant de l'huile bouillante. Mais le froid qui entre en hiver dans les habitations, et le besoin de lumière dans des espaces le plus souvent très sombres, poussent nos ancêtres à développer des techniques insolites pour pallier au plus pressé.

Ainsi, l'on commence à voir sur les murs des demeures du Moyen-Âge des fenêtres fermées par des peaux d'animaux, généralement de porc, grattées et tendues, qui sont ensuite trempées dans des huiles afin de devenir translucides et imperméables à l'eau. On utilise aussi du papier, de la toile huilée, ou encore du mica, une pierre qui devient transparente lorsqu'elle est coulée sous forme de plaque.

A partir du dix-septième, le verre et le cristal, qui étaient auparavant réservés aux riches demeures et aux églises, font leur apparition aux murs des maisons plus populaires, et les fenêtres, composées d'abord de petits carreaux, deviennent un élément important de l'architecture générale de la maison. Les châssis sont fabriquées sur-mesure, comme de véritables œuvres d'art, avec des volets intérieurs et des décorations soignées, et il arrive même que l'on déménage le tout (carreaux, huisseries, ferronnerie et maçonnerie) lorsque l'on change de demeure. Aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, les carreaux s'allongent et les boiseries s'affinent, tandis que les ouvertures sont plus larges, laissant de plus en plus passer la lumière du

jour. Mais cette mode reste longtemps réservée aux classes les plus aisées, comme on peut le voir à Versailles, ou dans les châteaux de la Loire. Les matériaux de construction sont en effet encore trop onéreux pour la masse du peuple, et les plus indigents préfèrent condamner leurs ouvertures plutôt que de payer la taxe sur les portes et les fenêtres créée à la Révolution française (voir Les impôts calculés selon les feux, les portes et les fenêtres). Grâce à la Révolution industrielle, la production de verre se mécanise : les vitrines des grandes boutiques transforment le paysage urbain, et les grandes fenêtres deviennent un objet de consommation de masse, indispensable au confort moderne.

La bougie, c'est pour les riches

Jusqu'à l'arrivée de la fée électricité dans les foyers du pays, le quotidien de nos ancêtres est plutôt sombre. La nuit tombée, l'on se contente généralement de la lueur dégagée par les bûches enfournées dans la cheminée, que l'on couvre de cendre avant d'aller se coucher pour économiser le bois, rare et cher dans certaines régions. Les lampes à huile et les chandelles sont alors les rares moyens de produire un peu de lumière dans la noirceur de la nuit. Les premières, des récipients en terre cuite chez les plus pauvres, en bronze, en fer ou en laiton pour les riches, dans lesquelles étaient placées une mèche en chanvre ou en lin, étaient alimentées différemment en fonction des régions, avec de l'huile végétale, de la résine, ou de la graisse animale. Mais l'utilisation de ces lampes n'est pas des plus pratiques : il faut constamment la remplir, couper et remonter la mèche qui risque à tout moment de charbonner, nettoyer l'huile qui coule, tout en respirant une fumée noire et malodorante. S'il existe dès le quatorzième siècle une corporation de chandeliers-ciriers-huiliers chargés de fabriquer des chandelles, de simples mèches enroulées de suif, il est courant de les façonner soi-même à la maison grâce à de la graisse de bœuf, de porc ou de mouton, directement prélevée à la ferme pour les agriculteurs, ou achetée chez le boucher lorsqu'on

habite en ville. Mais là aussi, le résultat n'est pas des plus évidents, ces chandelles artisanales produisant souvent plus de fumée que de lumière.

Les véritables bougies, réalisées avec de la cire d'abeille, fournissent quant à elle une lumière plus intense et diffusent une odeur bien plus agréable, mais elles sont réservées à la noblesse et au clergé, (qui s'en sert de cierges liturgiques), seuls groupes capables d'acquérir une matière première aussi chère. En effet, le prix d'une bougie sous le règne de Louis XIV équivaut au salaire journalier d'un ouvrier ! L'on comprend alors pourquoi il est de bon ton dans la haute société d'allumer de nombreuses bougies lorsqu'on reçoit des invités. Il faut attendre le début du dix-neuvième siècle, et les découvertes du chimiste Michel-Eugène Chevreul, pour que la bougie telle que nous la connaissons, fabriquée avec de l'acide stéarique et une mèche en coton tressé, ne remplace les vieilles chandelles dans les foyers de nos ancêtres. Le dix-neuvième siècle voit également apparaître les premières lampes à pétrole, à incandescence et à gaz, beaucoup plus pratiques d'utilisation que les bougies, mais la vraie révolution de la lumière n'arrive que dans les années 1920, avec l'installation de l'électricité dans certains foyers français.

Les impôts calculés selon les feux, les portes et les fenêtres

Taille, gabelle, dîme, corvée, et bien d'autres, nos ancêtres du Moyen-Âge et de l'époque moderne croulaient sous les impôts, prélevés par les seigneurs, les rois, les municipalités et l'église, la plupart abolis ou transformés par la Révolution française. Impôt en nature, et symbole du pouvoir féodal, la corvée consistait à obliger les paysans non libres à donner tous les ans quelques jours de leur temps pour aller travailler sur les terres de leur seigneur. Si les plus riches d'entre eux préféraient s'acquitter d'une somme pour ne pas participer à ce travail obligatoire, les plus pauvres n'avaient pas d'autre choix que de s'exécuter selon le bon vouloir de leur maître, et étaient donc corvéables à merci.